

S'accomoder de la culture québécoise

par Marc Bédard

Je suis natif de la région de Québec et je suis sans doute la 10^e ou la 11^e génération pure laine francophone catholique, d'ancêtres arrivés en 1664, donc un « Souche ». Pour le dire ainsi, j'ai la mémoire de trois générations, la mienne, celle de mes parents et celle de mes grands-parents. Et cela est important. Bien que je n'aie vu en fait que la seconde moitié du XX^e siècle se dérouler devant mes yeux (et maintenant le début du XXI^e), la présence et le témoignage des deux générations qui immédiatement me précèdent m'offre une perspective d'une centaine d'années de ce qu'il en est de vivre au Québec.

Cela est important pour la suite car ce siècle-là aura été sans nul doute le plus onéreux de l'histoire de l'humanité, tant en vies humaines perdues dans des conflits de toute sorte que dans bien d'autres domaines, notamment en ce qui regarde les changements pour ne pas dire les bouleversements de modes de vie.

J'ai vécu les 15 premières années de ma vie dans l'ignorance presque totale de l'existence d'autres membres de la communauté québécoise, qui n'étaient ni francophones, ni catholiques, ni de même couleur de peau ou de physionomies autres que celle avec laquelle je négociais mes journées. Cela constitue donc mon socle, mon fondement qui ne m'aura pas empêché de penser autrement ni que je saurais renié.

Ce n'est que petit à petit, à partir de ces quelques 15 ans révolus, que je commençai à être exposé à d'autres genres de personnes que celles qui avaient jusque-là fait partie de mon univers.

C'est à Vancouver que je fus sans doute immergé dans un contexte totalement différent de celui dans lequel j'avais vécu jusque-là, car de soi-disant « pureté » d'origine, j'avais désormais affaire à une multitude d'origines et de circonstances dans un même lieu densément peuplé qui de surcroît avait pratiquement vu le jour à la naissance de mon grand-père.

Cette expérience de deux milieux à l'opposé l'un de l'autre aura été sans doute l'élément le plus marquant de mon existence en ce qui concerne la capacité des hommes à vivre ensemble en s'accommodant les uns les autres.

Ce n'est qu'en revenant à Québec au bout de cinq années que j'ai bien vu que cela n'allait pas être demain la veille que les mentalités allaient changer et mon sentiment d'appartenance à mon groupe d'origine commença à s'étioler par la prise de conscience des faiblesses inhérentes au scénario que m'offrait cette uniformité.

Je partis vivre à Montréal où sûrement pendant les dix premières années où j'y étais, j'ai travaillé la plupart du temps avec des gens de toute origine. Lorsque je prenais le métro vers le nord de la ville pour aller travailler, c'était pour me retrouver avec les « ethniques » dans les usines. D'ailleurs ceux et celles qui occupaient les sièges du métro direction nord à ces heures matinales, étaient facilement identifiables comme n'étant pas des « Souches ». Par contre, lorsqu'aux mêmes heures, je devais aller travailler au centre-

ville, vers le sud, les wagons étaient peuplés de têtes blanches qui s'en allaient travailler dans les bureaux cossus du centre-ville. Deux mondes totalement différents.

Parfois ça me brisait le cœur de voir toutes ces mères de familles qui devaient quitter leur logis avant même que leurs enfants se lèvent pour aller travailler dans des usines infernales et rentrer épuisées le soir pour faire à manger, laver les enfants, les coucher et se coucher elles-mêmes très tôt, étant donné qu'elles devaient souvent être au boulot dès 7h, souvent après 1½ heure de transport en commun.

À partir de ce moment-là pour moi, il était clair que je n'avais pas très envie de faire partie de mon groupe d'origine qui s'étaient peut-être affranchis de l'Anglais en prenant lui-même les bonnes jobs, mais en se comportant envers l'autre comme on s'était soi-disant comporter envers lui. Un sentiment d'injustice flagrante commença à se dessiner dans mon observation. Bien qu'une discrimination puisse avoir été visible déjà à Vancouver, elle n'occupait pas le devant de la scène comme je le voyais ici.

La façon de voir des autres, la façon de vivre des autres sont bonnes en autant que ce soit comme nous, les Souches, parce que nous on détient la vérité. On est désormais laïque et démocratique. Qu'est-ce tu veux de plus, hein? On a atteint des sommets de perfection et « il faut plus toucher à rien ». Eh bien, moi, je trouve que nous n'avons atteint que le niveau plancher et qu'il reste à s'élever.

Dénatalité

Dans une centaine d'années, il ne restera qu'entre un peu plus de un million et vers trois millions de Souches, sur une population, on peut présumer, d'environ 15 millions d'habitants. Qu'est-ce à dire? Cela veut dire notamment que nous serons une sacrée minorité au sein même de ce que nous appelons notre pays, mais que nous n'avons même pas réussi à obtenir de nous-mêmes. Cela ne sert à rien de faire du sur place et de rêver à s'imaginer l'avenir à partir du présent car les dynamiques auront sacrément changées. Et personne ne cherchera à nous éliminer parce que nous sommes une minorité, car jusqu'à présent on est les seuls à le faire de nous-mêmes. Et moi s'il y a une vision que j'ai du Québec dans cent ans, c'en n'est pas une de catastrophe, de massacre de la Saint-Barthélémy. Non, je vois une pluralité de genres humains qui contribuera de toutes les façons possibles imaginables à l'avancement de la société dans laquelle elle vit. Et j'ose même dire que si le Québec devient indépendant, ce sera parce que ceux et celles qui viennent s'installer ici l'ont choisi. A notre place.

Entretemps, il faudrait choisir. Puisque nous ne faisons plus d'enfants et que normalement ça en prend quand même pour assurer la pérennité des choses, puisque nous n'avons pas de pays où nous pourrions fermer les frontières, soyons pratico-pratiques, faute d'être sensibles aux autres. Si l'on veut que le Québec continue d'exister dans cent ans tel que nous le voyons, il faut mettre l'accent sur l'accueil et l'intégration de ceux et celles qui ne sont pas des Souches à tous les leviers de décisions car ce sont eux et elles qui vont en partie assurer la relève. Comme dans tout domaine, on offre un minimum de formation aux p'tits nouveaux quand on veut que les tâches soient faites comme on veut. S'il n'y a

pas de transmission du savoir, de ce qu'on appelle nos « valeurs » (sic) et notre culture, on n'aura que nous à blâmer et "eux" feront comme bon leur semble.

Nous avons donc intérêt à forcer ceux et celles qui ne veulent pas, à accepter que ceux et celles qui ne sont pas des Souches puissent avoir immédiatement accès aux postes de professionnels dans lesquels ils ont étudié, quitte à leur donner une formation d'appoint, car ce ne sont pas des imbéciles. Et puis les autres, il faut cesser de les cantonner dans la marge, pour ne pas dire autre chose. Ils vont apprendre comme nous. Nous aurions intérêt à dépasser les p'tits clubs fermés, les cliques, car si l'on veut que "eux" assurent la suite de notre monde, nous devons faire l'effort de donner la chance aux non-Québécois-francophones-blancs-de-souche, etc. de comprendre comment on pense, pas que ce soit toujours très édifiant, mais il faut bien commencer quelque part.

La laïcité

Et on parle de laïcité mur à mur par les temps qui courent. Telle qu'elle m'apparaît c'est soit une coquille vide, soit un dogme. Le moins qu'on puisse dire c'est que si nous sommes là où nous en sommes, ce n'est pas grâce à une notion vide. C'est grâce à des valeurs. Le moindre schème, la moindre pensée, le moindre geste nous vient de notre passé. On ne bâtit pas sur rien par la pensée magique. Nier nos antécédents catholiques et chrétiens, soit disant parce que c'est désormais "caca", c'est se faire des illusions. Au-delà des excès de mainmise des institutions et du soi-disant contrôle qu'elles auraient exercées, il y a un sacré message, sans jeu de mot. Et, à part quelques rituels propres à chaque religion, toutes les confessions ont en commun les mêmes valeurs de bases. Toutes.

Aucune religion ne dit: "Tu massacreras ton prochain, comme toi-même". Toutes sont porteuses de messages d'amour. On ne peut pas dire que la laïcité telle qu'on me la sert sur un plateau de plomb ait quelque message d'amour que ce soit. C'est plutôt très technique ce truc, à l'image de ce que notre société est devenue. Or moi, je veux de l'amour dans ma vie et dans mon entourage, pas d'une énième grille, car à force de tamiser, plus rien ne passera. En général, dans ces cas-là, ça déborde quelque part.

Si l'on m'énumère les valeurs québécoise comme étant la langue française, l'égalité entre les hommes et les femmes et la séparation entre l'Église et l'État, je vois même que le Conseil du Statut de la femme n'est même plus capable d'inclure l'amour ou l'amitié, le partage et les gestes gratuits dans ses valeurs de bases. C'est dire comment on est rendu frette!

La langue commune

Apprendre le français, peut avoir l'air évident pour ceux qui l'ont appris à force de répétition, petit à petit, pendant 10 à 15 ans de leur vie, mais il n'en est pas de même pour ceux et celles qui arrivent ici, déjà adulte, qui doivent travailler souvent à des jobs que nous-mêmes on ne veut pas, qui rentrent chez eux fatigués, qui n'ont souvent avec les Québécois que des rapports de boss à employé: « *fais-ci, fais-ça* », qui sont isolés parce qu'il n'existe pas vraiment de structures d'accueil ou de lieu où ils pourraient discuter avec les indigènes qui nous sommes, sinon en payant, argent qu'ils n'ont souvent pas. Comme disait cet homme au forum de Rimouski, immigré ici depuis 26 ans: j'attends toujours qu'on m'invite chez soi pour prendre un café!

De plus, dans cette frontière de la langue, il y a selon l'origine des migrants des mots et des concepts qui leur échappent complètement, soit parce qu'ils n'existent pas comme tels dans leurs langues d'origine, soit parce que les Québécois ne font pas d'effort pour se faire comprendre. Alors moi quand j'entends tous ces Québécois de souche dirent: *Y ont y'en qu'à apprendre le français!*, je me dis qu'on manque vraiment de sensibilité et sûrement de curiosité et je me demande souvent de quelle langue française il est question ici, car bien que la Charte de la langue française soit un acquis, la langue parlée et écrite demeure de faible mouture.

La situation présente

La société québécoise – comme beaucoup d'autres sociétés occidentales – est en train de devenir complètement insipide, inodore et incolore. Je reviens à Québec après pas loin de 25 ans et tout ce que je vois ce sont des chars, des centres d'achat et des autoroutes pour relier les chars aux centres d'achat. Grosso modo c'est ce qu'est devenu notre culture avec des parcs de centres d'achat plein à craquer le dimanche. Quelle belle victoire sur l'obscurantisme catholique! Alors quand j'entends que les nouveaux arrivants doivent faire comme nous, je me demande si c'est de ce mode de vie là dont on parle.

Si l'on n'accepte plus de représentations religieuses dans l'espace public, on ne peut pas défendre toutes ces représentations commerciales par lesquelles on est inondé. Le racolage commerciale est bien pire que tout ce que font les religions. Ce prosélytisme de consommation est omniprésent. Partout où l'on jette notre regard on nous vend quelque chose. Comment peut-on alors justifier que pour la religion, la spiritualité on en interdise un droit de se montrer, un droit de cité. Nous pouvons rejeter l'institution mais on peut

difficilement interdire la présence d'une spiritualité et des religions sous le couvert de la non universalité, sinon enlevez-moi toute cette publicité de ma face et toutes ces contraintes qu'impose ce capitalisme débridé, combiné à des strates de technicité croissante. Pourquoi devrais-je être obligé d'avoir de la publicité partout où je jette mon regard? Comment se fait-il que l'on accepte que le commerce nous fasse son racolage de façon aussi intrusive, alors que l'on ne pourrait pas accepter qu'une femme porte un foulard? On fait beaucoup d'accommodements à des aspects qui ne devraient en avoir que très peu et l'on est irrité par d'autres qui ne devraient pas nous déranger. Puisque nous n'avons plus d'âme, on ne peut donc pas l'avoir vendu. Mais alors comment appelle-t-on cette servilité totale à l'économie marchande? Il est dès lors bien correct de favoriser des accommodements pour des raisons de brutes et d'interdire des accommodements pour des raisons sensibles, voilà où nous en sommes.

Ce que nous sommes de moins en moins

Peut-être que le réchauffement climatique viendra à bout de notre froideur, car cela fait partie aussi du problème qui se pose. Tout le fonctionnement de notre belle société québécoise repose sur l'éternité de notre mode de vie actuel, alors que tous les signes portent à croire que d'une façon ou d'une autre, on se dirige plutôt vers des bouleversement écologiques et économiques. Or nous sommes très en retard sur plusieurs aspects et nous continuons d'ériger nos villes de manière à vraiment avoir à subir ces changements plutôt qu'à les incorporer. En termes d'urbanisme, nous sommes plutôt médiocres. Et s'il y a un domaine où il faut absolument agir c'est bien celui-là. La façon dont on construit nos maisons, nos quartiers et nos villes fait en sorte qu'aucun

rapprochement n'est possible entre les gens, comme si nous étions tellement indépendants et autonomes que nous n'aurions plus besoin de parler à personne. Chacun chez soi. Ce scénario tient la route seulement lorsque tout va bien, mais deviendra un cauchemar dans des temps difficiles. Il faut revoir la copie.

Il en est ainsi de notre rapport à notre territoire, à la faune et à la flore qui le composent, au temps qui passe. Cela fait en sorte que notre expérience humaine est dépourvue d'une ontologie qui inclut la raison première qui fait que nous existons, à savoir la planète sur laquelle on vit; nonobstant toute allusion religieuse ou spirituel pour ceux et celles que ça irrite. Je n'existe pas pour travailler pour simplement gagner de l'argent, payer des impôts et consommer parce que je ne veux pas m'arrêter pour penser à ce que je fais. Un arbre pour moi, ce n'est pas de la matière ligneuse, c'est un être qui vit, de surcroît en symbiose avec des centaines d'autres êtres desquels il dépend et qui dépendent de lui. De même devrait-il en être de notre rapport avec ceux et celles qui forment notre entourage. Pas nécessaire d'embrasser tout le monde, mais de reconnaître l'apport de l'autre, de le regarder et de le saluer.

Parmi ce qui historiquement nous définissait et que nous semblons avoir oublié, il y a le mode de vie convivial que nous autorisait la religion catholique. Or en abandonnant le catholicisme nous sommes tombés tête baissée, bras ouvert dans le capitalisme marchand. Le leurre de la laïcité est aussi là s'il n'est pas défini : tout est dans tout, rien est dans rien. C'est à se demander si laïcité ne rime pas avec « anti-clérical », « athéisme », voire ne revêt pas un caractère de « dialectique matérialiste » plutôt qu'une « universalité », voire

une « neutralité », comme nous le déclare ses tenants. À partir de maintenant, on peut faire n'importe quoi parce que tout se vaut, même de se faire voler son existence par la marchandise et le travail qui nous en rend esclave. Finis la gratuité, le don, la camaraderie, le rapport gracieux à autrui, ne serait-ce que de tenir la porte au suivant. Tout se monnaie désormais. Cela ne signifie pas que la religion catholique doive tenir le haut du pavé, mais que toute forme de transcendance est plus que bienvenue dans cette société qui en est dépourvue.

L'échange des regards comme pari

Nous faudra-t-il réapprendre à vivre ensemble, car ce que l'on appelle ce vivre-ensemble par les temps qui courent ressemble plus à un simulacre de vie en commun qu'à une réelle convivialité. On vit en commun parce qu'on partage obligatoirement les mêmes trottoirs, les mêmes rues, etc. mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Quand les gens ne sont même plus capables de se regarder dans la rue et tournent sciemment le visage pour ne pas regarder l'autre, ce n'est guère mieux qu'une femme qui porterait une *niqab*. Sciemment se refuser au regard de l'autre - à découvert - est un geste politique bien plus que le voile ne saurait l'être, car à tout le moins, on peut soupçonner que sous le voile il y a regard. Même chose avec des lunettes soleil ou des pare-brises teintés qui voilent tout autant le regard. Ce sont là des choix individuels dans notre société et l'on se demande vraiment pourquoi on fait tant de cas des femmes qui veulent se voiler, si l'on songe à ces autres formes de voiles que nous choisissons de plein gré. Comme l'explique Jacques Derrida à propos de la pensée d'Emmanuel Lévinas: *Levinas redéfinit la personne, le moi et l'autre comme des visages, comme un visage, n'est-ce pas, qui ne veut pas dire simplement un*

*phénomène visible, ou simplement un regard, un visage c'est aussi une parole. Eh bien, le respect est dû au visage, ce qu'il appelle le visage à la fois dans la tradition judaïque et selon une nouvelle terminologie; ce qu'il appelle le visage a droit au respect. Mais avant même que cela ne devienne une éthique construite et un ensemble de normes, de commandements, dès que je suis en rapport avec le visage d'autrui, dès que je parle à autrui et que j'écoute autrui, le respect est ouvert, la dimension du respect est ouverte. Il faut ensuite, naturellement, faire que l'éthique soit cohérente avec cette situation et résiste à toutes les violences qui consistent à réprimer le visage, à ignorer le visage, voire réduire le respect. **

L'édit d'Hérouxville

Il y a des dimensions psychanalytiques évidentes qui se cachent derrière le « Code de citoyenneté » d'Hérouxville qui ont trait à des refoulements et à des frustrations qui dépassent de loin leur but et qui ont, somme toute, très peu à voir avec ce qui en a été dit. Il y a dans les rapports homme-femme au Québec des problèmes sérieux. Personne ne remet en question l'égalité des droits des deux sexes. Par contre, il y a des aspects identitaires d'appartenance à un sexe ou à l'autre qui occasionnent des rivalités qu'un penseur comme René Girard qualifie de « mimétiques ». Il serait grand temps d'ouvrir la boîte de Pandore avant qu'elle ne s'ouvre d'elle-même...

L'autre, c'est aussi soi

Dans la pensée d'Emmanuel Lévinas, reprise par Jacques Derrida, *dès que je fais "accueil" à l'altérité de l'autre. je suis déjà dans une disposition hospitalière. Et même la*

*guerre, et même le rejet, et même la xénophobie suppose que j'ai affaire à l'autre et que, par conséquent, d'une certaine manière, je sois déjà ouvert à l'autre. La fermeture elle-même n'est qu'une réaction à une première ouverture. On part d'une pensée de l'accueil qui est l'attitude première du moi à une pensée de l'otage. Je suis d'une certaine manière, l'otage de l'autre et cette situation d'otage où je suis en invitant l'autre, en accueillant l'autre, déjà l'invité de l'autre, chez moi, je suis chez moi l'invité de l'autre. Cette situation d'otage définit ma propre responsabilité. Quand je dis: "Me voici", c'est-à-dire je suis responsable devant l'autre. Le "me voici" signifie que je suis déjà en proie à l'autre. "En proie" est une expression de Levinas. C'est un rapport de tension. Cette hospitalité est tout sauf facile et sereine, n'est-ce pas. Je suis en proie à l'autre, l'otage de l'autre et l'éthique doit se fonder sur cette structure d'otage de l'autre.**

Nous avons intérêt à véritablement tenter de comprendre quelle est cette société dont on vante tant les mérites, car je ne suis pas si sûr qu'elle soit aussi parfaite qu'on le prétend. Je ne suis pas traditionaliste. Je recherche l'essence, le fil conducteur enfoui sous des piles de contradictions qui vont du rejet au désarroi que nous avons nous-mêmes créées.

Addendum

Quelques recommandations

Des Fêtes communes

Parmi les pistes de solutions possibles dans un avenir rapproché, il y a celle qui consisterait à se pencher sur les mythes, légendes et panthéons de tous ceux et celles qui font partie de la communauté québécoise et à partir des grands courants convergents

établir un calendrier d'événements à partager en commun. L'avènement des saisons ne constitue-t-il pas ainsi l'un de ces universaux? Nous avons déjà des congés fériés qui soit se rapprochent des dates des changements de saisons soit les marquent, tel Noël et la Saint-Jean. Difficile de se débarrasser de la soi-disant Fête du Travail, même si son institution est douteuse, mais l'Action de Grâce a des équivalents, même dans le paganisme... Après tout, nous ne sommes pas des robots! Les rites sont essentiels à la cohésion sociale. Autant en définir en commun qui aient sens, telle le passage des saisons, même si en ville nos sens sont quelques peu atrophiés... D'autres types de congés fériés pourraient aussi être instaurés au cours des années. C'est une solution mitoyenne pour tous ceux et celles pour qui les congés religieux sont des irritants...

L'introduction aux croyances et convictions des autres

En parallèle à l'instauration du programme *Éthique et culture religieuse*, pour les élèves du primaire et du secondaire à la rentrée 2008, il serait souhaitable qu'une série télévisée diffusée sur le Canal Savoir soit produite pour les adultes, car si les enfants sont les adultes de demain, la télé infantilise les adultes d'aujourd'hui, avec du contenu peu éducatif. Une telle série offerte en continu permettrait à ceux et celles qui le souhaitent (qui font l'effort) d'acquérir des connaissances de base sur les diverses manières d'interpréter le monde. Il y a tout un univers anthropologique à découvrir duquel on pourrait s'inspirer, étant donné que nous avons décidé de jeter le bébé avec l'eau du bain. Nous n'en serions que grandi.

Comment mettre la bride aux médias?

Il faudrait se pencher sur la façon de limiter l'ampleur médiatique que prend quelque événement à survenir sur notre territoire et qui se trouve moussé à outrance notamment par les médias commerciaux qui y voient leur bonheur. Il est impératif que l'État ou un organisme désigné fasse contrepoids à la « Radio des milles collines » que constitue ce cartel de l'information uniforme et dépourvue de perspective qui ne cesse de mettre de l'huile sur le feu.

La législation : une arme à deux tranchants

Ce que nous appelons désormais les « accommodements raisonnables » ne devraient pas faire l'objet d'une autre législation. Il existe déjà suffisamment de moyens légaux sans encore en ajouter d'autres qui auraient pour tort d'arrêter une façon d'exister autorisée par l'État, ce qui est contraire aux grands principes du droit et de la liberté. Les lois existent pour ceux qui ne sont pas capables de s'entendre. La vie est continuellement faite d'accommodements raisonnables de tous genres entre les individus et lorsque l'on prend la peine de regarder la multitude des rapports humains, rarement la loi est-elle invoquée. Ne nous rendons pas la vie plus invivables qu'elle ne l'est parfois par l'ajout d'une nouvelle strate de droit figée.

* Dans une entrevue à l'émission Staccato, sur France Culture, lundi 29 décembre 1997.

• • •